

« A butterfly on a bicycle » témoignage

Jean Bernier

Numéro 312, été 2016

Marie-Claire Blais

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81515ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bernier, J. (2016). « A butterfly on a bicycle » : témoignage. *Liberté*, (312), 43–43.

TÉMOIGNAGE

« a butterfly on a bicycle »

Marie-Claire Blais habite Key West. Son éditeur au Boréal, Jean Bernier, nous dresse le portrait de cette île au bout du monde.

TOUT est au niveau de la mer. C'est une île corallienne qui n'est pas formée de roc mais du squelette de milliards d'êtres vivants. Il n'y a aucun relief, nulle hauteur où se réfugier. Impossible non plus de creuser la terre, cette poudre d'os gorgée d'eau. C'est pourquoi les morts du cimetière reposent à un mètre au-dessus du sol.

C'est une écume minérale en bordure de laquelle blanchit l'écume de la mer, figée entre le chaos marécageux des Everglades et ce désert aqueux qu'est le golfe du Mexique. Une faune et une flore inattendues, luxuriantes, y prospèrent. Coincés entre ciel et mer, se retrouvent dans ce lieu sans issue descendants du Vieux Sud de Faulkner, esclaves marrons venus de la Jamaïque, boat people cubains ou haïtiens, poètes célèbres de la Nouvelle-Angleterre. Écume humaine, animale, végétale que le premier ouragan peut emporter. C'est le bout de la route. Après, il n'y a plus rien, que l'horizon où la mer immobile rejoint le ciel chauffé à blanc. *Finis Terrae*.

À quelques pas du cimetière où les morts dorment entre ciel et terre, une fragile silhouette se glisse hors d'un portail entrouvert, enfourche une bicyclette et se met à pédaler avec énergie. Veste de jeans, bermuda blanc, sandales, casquette de gavroche d'où s'échappent, comme des ailes, des boucles mordorées. « *A butterfly on a bicycle* », disait d'elle le poète James Merrill.

C'est la fin du jour, une brise berce doucement la cime des grands pins. La silhouette à vélo passe devant ces petites maisons de bois, modestes en apparence, mais qui renferment parfois un luxe délicat, cachent des jardins moussus où flambent les acacias ou des piscines ombreuses dans lesquelles se baignent les vagabonds en l'absence des maîtres des lieux.

La journée de travail est terminée, labeur quotidien, rituel immuable, car le grand livre qui ne cesse de se déployer est un maître exigeant, tyrannique.

La silhouette à vélo s'engage dans la rue Duval qui s'éveille peu à peu de sa torpeur. Déjà s'agglutinent, sur les terrasses et autour des bars, des âmes et des corps venus de toute l'Amérique mais qui se sentent différents de l'écrasante majorité, et qui trouvent dans ce lieu, le plus reculé qui soit, une zone de liberté. Ici, ils peuvent être eux-mêmes et faire la fête comme s'il n'y avait pas de lendemain. Noces au-dessus de l'abîme.

Quand elle passe devant le Saloon Porte du Baiser, les reines de la nuit l'interpellent avec de grands gestes – « *Oh Marie-Claire! Please come in! No cover charge for you. And for your friends too!* », mais elle ne s'arrêtera pas aujourd'hui, puisqu'elle a rendez-vous. Elle promet de revenir demain, où elle sera accueillie par Yinn au fond du temple obscur. Yinn, qui tient la clé de tous les secrets, est la seule à savoir que cette femme si discrète observe les moindres gestes des habitants de cette île, où toute l'humanité se retrouve sur le même plan, pour tirer de leurs joies et de leurs chagrins un chant où tous communient, même les animaux, même les morts.

Elle passe devant Bahama Village, entend ces *Alleluia!* qui s'échappent des portes grandes ouvertes des églises baptistes, emplissant de leur écho les rues désertes que seules les poules traversent à cette heure. Arrivée à Mallory Square, c'est une foule dense qu'elle doit traverser, badauds, bateleurs, jongleurs venus d'Europe de l'Est, visages allumés par une joyeuse ivresse, par le désir ou par les premières lueurs du couchant. Elle voit soudain une jeune femme fendre la foule pour venir se jeter dans ses bras : « Chère marraine! »

Comme la petite Lou est grande, désormais! Comme elle est touchante avec cette mèche rose dans ses cheveux blonds! Quelques pas derrière, son père, Ari, qui vient d'amarrer son bateau dans la marina voisine après une journée en mer, couve les deux femmes d'un regard où se mêlent l'amour et la crainte qu'on éprouve pour ceux qu'on aime. Personne ne les remarque. Et toute cette humanité arrivée au bout de la route, qui s'accroche au dernier caillou sur lequel elle peut poser les pieds, au bord du grand vide, a les yeux fixés sur l'horizon derrière lequel glisse le soleil.

— Jean Bernier 